Les inscriptions médiévales de la Péninsule ibérique et les recherches européennes en épigraphie[1]

As inscrições medievais da Península ibérica e as pesquisas européias em epigrafia

Vincent Debiais
Université de Poitiers

Resumo

Os estudos epigráficos cada vez mais ganham espaço no ambiente acadêmico europeu de análises sobre o medievo, atraindo assim a atenção de jovens pesquisadores interessados numa abordagem cultural da história da Idade Média. O presente artigo debate essa tendência em curso, com especial atenção às análises sobre as inscrições medievais no espaço da Península ibérica.

Palavras-chave: Idade Média; Epigrafia; Península ibérica.

Abstract

The epigraphic studies are increasingly gaining ground in the European academic ambient of analyzes about the Middle Ages, thus attracting the attention of young researchers interested in a cultural approach of the history of the Middle Ages. The present article discusses this ongoing trend, with special attention to the analyzes of the medieval inscriptions in the Iberian Peninsula.

Keywords: Middle Ages; Epigraphy; Iberian Peninsula.

- **Enviado em: 28/09/2011**
- **Aprovado em: 29/11/2011**

[1] Vincent Debiais, ingénieur de recherche au CNRS – Centre d'études supérieures de civilisation médiévale (CNRS/Université de Poitiers), 24 rue de la chaîne, 86 022 POITIERS cedex ; vincent.debiais@univ-poitiers.fr

Introduction

L'épigraphie est certes l'une des sciences auxiliaires les plus jeunes au sein du paysage de la médiévistique en Europe, mais c'est également l'une des plus dynamiques[2] ! Si elle n'atteint pas encore, par ses publications ou le nombre de chercheurs engagés dans des programmes à grande échelle, le niveau de l'épigraphie classique (grecque et romaine), l'épigraphie médiévale peut toutefois aujourd'hui s'enorgueillir d'avoir attiré l'attention des médiévistes européens sur l'importance du document épigraphique, source encore mal connue et parfois difficilement accessible, dans les recherches sur l'histoire culturelle du Moyen Âge en général, et des pratiques graphiques en particulier. Il faut cependant reconnaître que les différentes entreprises de publication des inscriptions ou de recherche sont encore très éclatées, réparties, parfois isolées au sein d'institutions nationales[3] ; et il est encore trop tôt sans doute pour envisager une fédération des initiatives épigraphiques en Europe pour le Moyen Âge, à la différence de ce qui se fait depuis déjà plusieurs décennies pour l'Antiquité. La réunion à Poitiers en septembre 2009 du troisième congrès international d'épigraphie médiévale a pourtant jeté les bases d'un « Comité international d'épigraphie médiévale et moderne » et l'on ne peut qu'encourager cette initiative permettant de faire connaître les travaux en épigraphie, de valoriser les publications des chercheurs et d'inciter les médiévistes d'une part, mais aussi les professionnels du patrimoine, de la restauration et la médiation culturelle d'autre part, à prendre en compte les nombreux vestiges épigraphiques encore en place dans la plupart des monuments européens.

La Péninsule ibérique ne fait pas exception dans ce panorama général. Riche d'une très grande quantité d'inscriptions, localisées pour la plupart dans des édifices religieux occupés et utilisés sans solution de continuité depuis la mise en place des épigraphes, elle présente un intérêt tout à fait exceptionnel pour comprendre le fonctionnement *in situ* du document et l'inscrire ainsi dans la vie et l'usage (liturgique, communautaire, social) du bâtiment. Comme en France, en Allemagne ou en Italie, les chercheurs sont malheureusement très peu nombreux pour exploiter cette masse documentaire considérable, et les pouvoirs publics ne semblent pas disposés à fournir des moyens supplémentaires pour donner une impulsion nouvelle aux recherches en épigraphie médiévale. Il n'est pas le lieu de juger ici des orientations scientifiques (celles des Universités) et

[2] Pour une vision générale de la discipline épigraphique, voir FAVREAU, Robert, « L'épigraphie médiévale : naissance et développements d'une discipline » In *Comptes rendus de l'Académie des inscriptions et belles-lettres*, Paris, 1989, p. 328-363 ; voir aussi FAVREAU, Robert, *Épigraphie médiévale*, Turnhout, Brepols, 1995, p. 5-10.

[3] L'éclatement des entreprises de publication est particulièrement clair dans les recensements bibliographiques suivants : FAVREAU, Robert, *Épigraphie médiévale*, Turnhout, Brepols, 1995, p. 10-26 ; KOCH, Walter, BORNSCHLEGEL, Franz-Albrecht, *Literaturbericht zur mittelalterlichen und neuzeitlichen Epigraphik (1998-2002)*, Hannovre, MGH, 2005 ; BERARD, Françoise, FEISSEL, Denis *et al.*, *Guide l'épigraphiste : bibliographie choisie des épigraphies antiques et médiévales*, ENS, Paris, 2010.

budgétaires (celles des institutions de financement) ; nous constatons simplement que ce manque d'intérêt et de moyens conduit à une méconnaissance, au sein des pays eux-mêmes, de la documentation épigraphique qui est, de façon générale, peu exploitée, citée ou même connue des médiévistes portugais ou espagnols. Les inscriptions restent confinées aux travaux des spécialistes locaux qui se chargent tout à la fois des entreprises de publication et des initiatives de recherche. Elles apparaissent ainsi plus fréquemment dans les travaux des épigraphistes étrangers, français et allemands surtout, qui connaissent parfois mieux le travail de leurs collègues ibériques que les médiévistes péninsulaires eux-mêmes !

Les sources épigraphiques au Portugal et en Espagne

Un rapide survol de la documentation conservée aujourd'hui matériellement ou sous forme de mentions permet de comprendre pourquoi l'intérêt pour les inscriptions ibériques dépasse largement les frontières de la péninsule. Il ne s'agit pas seulement d'un aspect quantitatif. Le Portugal possède en proportion moins d'inscriptions médiévales que la France ou l'Allemagne par exemple ; l'Espagne possède quant à elle effectivement un très grand nombre de textes ; pensons par exemple que la seule province de Burgos possède sans doute plus 400 inscriptions médiévales).

Première caractéristique de cette documentation : les ensembles conservés sont considérables ; il suffit de citer le corpus des inscriptions du monastère d'Alcobaça au Portugal[4], ou celui de la cathédrale de León[5], du cloître de San Juan de la Peña ou de celui de la cathédrale de Roda en Espagne[6]. Cette concentration, sur un même site, d'un grand nombre de textes épigraphiques n'est pas très courant dans le reste de l'Europe, que ce soit en France ou en Italie, encore moins en Allemagne. Les circonstances historiques propres à chaque pays peuvent sans doute être à l'origine ces concentrations, mais il faut probablement davantage relier ce phénomène au développement d'ateliers épigraphiques spécialisés, dans les grands centres urbains ou monastiques espagnols et portugais. Elles donnent en tout cas l'occasion d'entrevoir une production épigraphique « en série », ce qu'en France par exemple on ne devine qu'à peine à Toulouse ou à

4 Sur Alcobaça, voir l'article de BARROCA, Mário Jorge, « L'atelier épigraphique de l'abbaye d'Alcobaça au Portugal (XIII[e] siècle) » In *Épigraphie médiévale et culture manuscrite. Actes du troisième congrès international d'épigraphie médiévale (Poitiers, septembre 2009)*, Vincent Debiais (éd.), Rennes, PUR, 2011 (à paraître).

5 Les inscriptions de la cathédrale de León ne sont pas encore publiées ; pour une première approche, on verra GARCÍA LOBO, Vicente, « De epigrafía medieval. Cuestiones de método », In *Centenario de la cátedra Epigrafía y Numismática de la Universidad Complutense de Madrid (1900/0-2000/01)*, Madrid, UCM, 2002, p. 77-119.

6 Pour San Juan de la Peña et la cathédrale de Roda, voir DURÁN GUDIOL, Antonio, « Les inscripciones medievales de la provincia de Huesca » In *Estudios de edad media de la Corona de Aragón*, Madrid, CSIC, 8, 1967, p. 45-153.

Vienne[7]. C'est pourquoi les grands ensembles ibériques sont repris par les chercheurs européens dans les travaux concernant la genèse du document épigraphique, dans lesquels on envisage la suite des tâches, la répartition des travaux entre artisans, l'organisation concrète des différentes phases de création[8] (de l'*ordinatio* du texte sur le support à la gravure définitive). Ces grands ensembles permettent d'autre part de percevoir le paysage épigraphique tel qu'il se présentait à la fin du Moyen Âge et de mesurer ainsi l'impact visuel de l'écriture dans l'environnement des hommes et des femmes qui fréquentaient ces espaces d'affichage à échelle monumentale. C'est une chose qu'il est difficile d'apprécier aujourd'hui, à l'exception de quelques sites italiens peut-être. C'est pourquoi on a pu par exemple étudier les inscriptions du Panthéon des rois à San Isidoro de León[9] où la mise en scène épigraphique de l'institution monarchique constitue un laboratoire exceptionnel pour déterminer les modalités de la propagande dynastique par le texte et l'image au cours des XI^e^-XIII^e^ siècles.

La variété des formes et des fonctions des textes est tout à fait extraordinaire et, si la plupart se rencontre également dans le reste de la documentation européenne (on pense en particulier au domaine funéraire), on trouve en Péninsule ibérique un certain nombre de documents inconnus par ailleurs et qui méritent une attention particulière à l'heure de dresser l'éventail des fonctions mémorielles, sociales ou politiques du document épigraphique en Occident médiéval. On pense en particulier aux inscriptions d'autel de Catalogne pour les X^e^-XI^e^ siècles[10], aux ardoises et aux stèles discoïdales du haut Moyen Âge[11], au Pays basque et en Castille, aux marques de propriété de sépulture[12] (type funéraire inconnu ailleurs en Europe), aux décrets épigraphiques d'indulgence[13], etc. Ces différentes spécificités ibériques justifient que les chercheurs extra-péninsulaires utilisent la documentation portugaise ou espagnole au moment d'envisager, notamment pour les questions funéraires, les rapports entre l'inscription, le droit et la sépulture. De même faut-il signaler l'extraordinaire richesse des inscriptions peintes ou gravées sur le mobilier liturgique de la fin du Moyen Âge (retable, armoire, lutrin, chaire). La France, pour prendre un seul exemple, n'a pour le

7 *Corpus des inscriptions de la France médiévale.* Volume 7 : *La ville de Toulouse*, Paris, CNRS, 1987 et *Corpus des inscriptions de la France médiévale.* Volume 15 : *La ville de Vienne en Dauphiné*, Paris, CNRS, 1990.

8 Sur la notion d'atelier ou de centre épigraphique, on verra l'article important de MARTÍN LÓPEZ, María Encarnación, « Centros escriptoricos epigráficos de la provincia de Palencia », In *De litteris, manuscriptis, inscriptionibus… Festschrift zum 65. Geburtstag von W. Koch*, Vienne, Bohlau, 2007, p. 203-228.

9 DEBIAIS, Vincent, « Afficher pour convaincre. La construction et la promotion de la mémoire dans les inscriptions comme instrument de la propagande médiévale », In *Convaincre et persuader : communication et propagande aux XII^e^ et XIII^e^ siècles* Martin Aurell (dir.), Poitiers, CESCM, 2007, p. 649-702.

10 DE SANTIAGO FERNÁNDEZ, Javier, *La epigrafía látina medieval en los condados catalanes (815-c. 1150)*, Madrid, UCM, 2003.

11 VELÁZQUEZ SORIANO, Isabel, *Las pizarras visigodas : edición crítica y estudios*, Murcia, UM, 1989.

12 On verra les exemples rassemblés pour la cathédrale de León par Vicente García Lobo.

13 Voir le décret d'indulgence publié à la façade de la cathédrale de León par l'évêque Pedro Cabeza de Vaca de 1456 ; GARCIA LOBO, Vicente, MARTIN LOPEZ, Maria Encarnacion, « La epigrafía medieval en España. Por una tipología de las inscripciones », www.ucm.es/centros/cont/descargas/documento 20963.pdf, p. 198.

moment attaché qu'une attention minimale à ces objets d'un point de vue épigraphique dans la mesure où l'aménagement des églises françaises a été fortement perturbé au cours des siècles et de nombreuses éléments mobiliers ont été déplacés, réemployés ou détruits. Les tables peintes des XIV^e^-XV^e^ siècles des églises et des musées espagnols ou portugais offrent un vaste champ d'étude pour qui veut comprendre les relations entre la paléographie traditionnelle et les formes monumentales de l'écriture[14].

On aurait tort de penser que l'utilisation des inscriptions ibériques par les épigraphistes européens constituent une ingérence intellectuelle, ou bien qu'elle est nécessaire parce que la recherche ne se fait pas, au Portugal ou en Espagne. C'est bien évidemment parce que la documentation est très riche et qu'elle fournit des exemples originaux, contradictoires parfois mais toujours stimulants, qu'on les retrouve dans la production bibliographique depuis le milieu des années 1990. Cette utilisation est en partie rendue possible grâce aux différentes entreprises de publication épigraphique en Péninsule.

La publication des inscriptions médiévales en Péninsule

Les entreprises de publication des corpus épigraphiques sont très différentes en Europe, dans leur méthode, dans leurs critères d'édition, dans leur état d'avancement et dans la nature des institutions pilotant les différents projets. Le Portugal et la Suisse sont aujourd'hui les deux seuls pays pouvant se féliciter d'avoir achevé la publication de leur corpus. Au Portugal, le mérite en revient à Mario Jorge Barroca qui a publié en 2000 les 5 volumes de sa thèse de doctorat consacrée à l'épigraphie médiévale portugaise entre 862 et 1422[15]. L'édition se trouve au volume 2 de son ouvrage et propose des notices très détaillée et fort bien construites de chacun des 761 textes retenus pour la publication. Le lecteur y trouvera de précieux commentaires historiques permettant de replacer chacune des inscriptions dans son contexte politique, religieux, généalogique, etc. Les normes choisies pour l'édition sont très simples mais particulièrement efficaces ; elles rendent la lecture des notices fluide et devraient permettre l'utilisation de ce précieux corpus par de nombreux chercheurs, aidés dans leur tâche par des index très complets, au volume 3 de l'ouvrage. Comme toute opération visant au rassemblement d'un corpus, celui de Mario Jorge Barroca a dû procéder à un certain nombre de choix ; la présentation des notices dans un ordre chronologique strict rend par exemple l'ouvrage peu maniable pour un européen plus habitué à un classement géographique ; ajoutons à cela que certaines datations étant discutables, le critère d'ordre établi sur la date se trouve

[14] Nous nous permettons de renvoyer ici à notre article : DEBIAIS, Vincent, « Construcción epigráfica y uso funerario del retablo de la Pasión de los Caparroso. Herencia isidoriana e influencia litúrgica », *Príncipe de Viana*, Pampelune, SEHN, n° 242, décembre 2007, p. 797-813.

[15] BARROCA, Mário Jorge, *Epigrafia Medieval Portuguesa (862-1422)*, Lisbonne, FCG-FCT, 2000, 4 vols.

alors fragilisé. Il s'agit toutefois là de détails qui ne sont pas discutables dans la mesure où ils appartiennent à la part d'arbitraire présente dans tout corpus, et l'on ne saurait trop saluer le travail accompli par Mario Jorge Barroca pour mettre à disposition de façon remarquable le beau corpus des inscriptions médiévales portugaises, encore assez peu diffusé dans les bibliothèques européennes, ce qui explique sans doute pourquoi les inscriptions portugaises apparaissent très peu dans les travaux d'épigraphie en dehors de la Péninsule. W. Koch, dans sa dernière synthèse sur la paléographie des inscriptions de l'Occident médiéval, ne mentionne, sauf erreur de ma part, aucune inscription portugaise[16].

La situation en Espagne est tout à fait différente. La tradition des études épigraphiques y est ancienne et prestigieuse, et les publications consacrées aux inscriptions, dispersées et inégales dans leur qualité, sont nombreuses depuis les années 1980. Toutes les conditions étaient donc réunies pour qu'émerge une entreprise collective de publication, celle d'un grand *Corpus inscriptionum Hispaniae mediaevalium* autour de la chaire de sciences et techniques historiographiques occupée par Vicente García Lobo à l'Université de León[17]. Organisée par province ou communauté autonome, la publication compte pour le moment un seul volume publié, consacré à la région de Zamora[18]. Plusieurs volumes sont prêts et devraient paraître dans les mois à venir. Chaque publication est confiée à un chercheur, membre du programme collectif qui décide des normes de publication, des critères d'organisation à l'intérieur du volume, etc. Chaque notice propose une transcription, une édition critique et une traduction du texte ainsi que quelques commentaires, très brefs, principalement consacrés à la paléographie et aux aspects formels de l'épigraphe. Le volume de Zamora s'accompagne d'un tome d'étude analysant dans le détail l'écriture, la langue, la typologie fonctionnelle et la datation des inscriptions. À la différence de ce que l'on voyait au Portugal, ce programme de recherche n'est pas une entreprise individuelle ; elle est le fruit d'un groupe de travail qui interroge en permanence l'objet épigraphique afin de comprendre ses spécificités au sein de la documentation écrite médiévale et d'améliorer en ce sens les critères de publication. C'est cette réflexion constante et pointue qui modère le rythme de publication et qui conduit les chercheurs européens à utiliser encore, pour les provinces du nord de l'Espagne notamment, des publications anciennes mais fort utiles pour l'Aragon, la Catalogne et la Castille principalement. Pour le sud du pays s'ajoute la difficulté des inscriptions arabes, très nombreuses en Andalousie et en Extremadura ; elles ont été étudiées en deux volumes dans les années 1930 par un

16 KOCH, Walter, *Inschriftenpaläographie des abendländischen Mittelalters und der früheren Neuzeit. Früh- und Hochmittelalter*, Vienne, Oldenbourg, 2007, p. 64-69.

17 On verra, pour une présentation générale du corpus espagnol, la notice que lui a consacrée POULLE, Emmanuel, « Bibliographie » In *Bibliothèque de l'École des chartes*, Paris, ENC, 1998, t. 148-1, p. 594-596.

18 GUTIÉRREZ ALVAREZ, Maximino, *Corpus inscriptionum Hispaniae mediaevalium*, I : *Zamora*, Turnhout, Brepols, 1997, 2 vols.

historien extra-péninsulaire[19], et non des moindres : Évariste Levi-Provençal ; mais peut-on dire encore que l'ancien directeur de l'Institut des études islamiques était non-ibérique tant ses travaux ont apporté à la connaissance de l'Espagne musulmane ! Il n'en reste pas moins que, pour ces régions, les textes arabes sont au moins aussi bien connus que les textes latins qui attendent encore pour la plupart leur édition dans le cadre du *Corpus inscriptionum Hispaniae mediaevalium*.

La faible diffusion en bibliothèque du corpus de Mário Jorge Barroca pour le Portugal et le caractère très fortement partiel du corpus dirigé par Vicente García Lobo font qu'il est encore très difficile pour des chercheurs extra-péninsulaires d'utiliser, même ponctuellement, les inscriptions ibériques dans la réalisation de leur travaux. Fort heureusement, les relations institutionnelles cordiales qu'entretiennent les épigraphistes de León, Porto, Poitiers, Venise et Munich sont l'occasion de nombreux échanges bibliographies et de séjours, en Espagne principalement dans le cadre d'échange sous l'égide du Ministère des affaires étrangères (pour la France) ou le Ministère de l'éducation et des sciences (pour l'Espagne), séjours au cours desquels les collègues ne manquent pas de faire découvrir *in situ* les richesses épigraphiques conservées dans les monuments de leur pays.

La complémentarité des approches

Les réflexions collectives engagées lors de la tenue des congrès internationaux d'épigraphie médiévale[20] (à Poitiers en 1995, à León en 2007, de nouveau à Poitiers en 2009) et lors des échanges bilatéraux Espagne-Allemagne (2000-2002) et France-Espagne (2007-2008) ont mis en exergue un certain nombre de divergences méthodologiques entre les différentes entreprises de publication. Elles naissent pour la plupart des traditions disciplinaires dans lesquelles elles s'inscrivent. L'attachement à la classification fonctionnelle des inscriptions en Espagne provient ainsi par exemple des liens très étroits entre diplomatique, codicologie, épigraphie et paléographie au sein des chaires de sciences et techniques historiographiques. L'attention à la dimension textuelle de l'inscription avec la recherche des sources et des formules dans le cadre du *Corpus des inscriptions de la France médiévale* s'explique par le fait que l'équipe a été accueillie depuis sa création au sein d'un laboratoire pluridisciplinaire, très attaché à l'histoire des textes. Ces choix méthodologiques, qui transparaissent dans la structure des notices et la teneur des commentaires, sont évidemment discutables mais ils sont surtout complémentaires pour une compréhension

[19] LEVI-PROVENÇAL, Évariste, *Inscriptions arabes d'Espagne*, Paris-Leyden, 1931, 2 vols.

[20] Voir les actes de ces colloques : *Épigraphie et iconographie. Actes du colloque tenu à Poitiers en 1995*, R. Favreau (éd.), Poitiers, CESCM, 1996 ; *Las inscripciones góticas. Actas del segundo coloquio internacional de Epigrafía medieval (León, 11-15 de septiembre 2006)*, V. García Lobo, M.E. Martín López (éds.), León, CIHM, 2010 ; *Épigraphie médiévale et culture manuscrite. Actes du troisième congrès international d'épigraphie médiévale (Poitiers, septembre 2009)*, Vincent Debiais (éd.), Rennes, PUR, 2011 (à paraître).

générale de l'inscription en ce qu'elle constitue toujours un objet complexe, constitué d'une forme, d'une graphie, d'une langue, d'un contenu, d'un contexte, d'un public, etc. Nous prendrons ici deux exemples tirés de la production bibliographique du plus grand spécialiste d'épigraphie médiévale en dehors de la Péninsule, Robert Favreau, qui a consacré plusieurs de ses travaux à des inscriptions espagnoles, pour voir comment le dialogue entre chercheurs de formation et de tradition universitaire différentes permet de résoudre les difficultés éventuelles de compréhension des objets épigraphiques.

Le calice et la patène de l'abbé Pélage au Musée du Louvre

En 1993 a été publié le texte d'une conférence prononcée par Robert Favreau devant l'Académie des inscriptions et belles-Lettres au sujet de deux objets conservés au Musée du Louvre[21] ; le calice et la patène sont d'origine espagnole, comme le montre définitivement l'article, et peuvent être datés de la première moitié du XII^{e} siècle. Les deux objets portent une inscription que Robert Favreau analyse avec son érudition habituelle. Nous donnons ici le texte de l'inscription tracée sur le pied du calice : *Pelagius abbas me fecit ad honorem s(an)c(t)i Iacobi ap(osto)li* ; l'épigraphe autour de la patène (qui porte en son centre l'Agneau) se lit ainsi : *Carnem qu(a)m gustas non adterit ulla vetustas ; perpetuus cibus et et regat hoc reus amen*. Cette seconde inscription avait fait l'objet de plusieurs discussions quant à sa lecture et son sens exact, notamment au sujet du verbe *regat*. Grâce à sa connaissance des formules épigraphiques et des textes liturgiques, Robert Favreau a pu assurer sa transcription en rétablissant le verbe *negat* qui permet de comprendre l'inscription dans le contexte des controverses sur l'eucharistie et la présence réelle du corps du Christ au moment de la consécration. Pour la compréhension de cette pièce espagnole (léonaise, probablement), le chercheur français apporte des éléments de réponses puisés chez Suger de Saint-Denis, mais également dans des documents épigraphiques provenant de Götene, en Suède, ou de Fritzlar en Allemagne, dans des manuscrits dispersés à travers toute l'Europe… C'est donc grâce à une appréhension globale de la culture écrite médiévale que Robert Favreau a pu mener à terme sa recherche concernant les deux objets conservés au Louvre.

Si les restitutions proposées par Robert Favreau sont tout à fait convaincantes et si elles permettent se situer chronologiquement et géographiquement les objets, on doit admettre que les explications fournies pour expliquer ces « erreurs de transcription » - qui ne peuvent être anodines sur des objets de cette qualité – sont plus discutables. Le chercheur français signale en effet que « les erreurs, *qum* pour *quam*, *et* pour *est*, et surtout *regat* pour *negat* montrent que [le commanditaire] ou le graveur a bien mal compris le texte ». Il paraît difficile d'envisager des

[21] FAVREAU, Robert, « Les inscriptions du calice et de la patène de l'abbé Pélage au Louvre » In *Comptes rendus des séances de l'Académie des inscriptions et belles-lettres*, Paris, t. 137, n° 1, 1991, p. 31-48.

erreurs de transcription reposant sur une mauvaise compréhension du texte dans la mesure où c'est justement le contenu très particulier de l'inscription qui accorde toute son originalité à cette patène. Il faut sans doute, comme le fait également Robert Favreau, chercher du côté de la prosodie pour expliquer les erreurs de copie ou de composition faussant la métrique. Il fallait sans doute de façon plus pertinente encore chercher à repérer du côté de la paléographie, les circonstances graphiques ayant pu entraîner les variations entre les textes de la controverse autour de Bérenger de Tours, les inscriptions tracées sur d'autres patènes contemporaines et l'épigraphe de l'abbé Pélage. L'étude de Robert Favreau propose certes un paragraphe consacré à la paléographie de l'inscription dans lequel il met très justement en évidence la persistance des caractères de l'écriture wisigothique pour le *T* de *regat* notamment, en signalant que l'ensemble des autres lettres renvoie « à la fin du XI^{e} ou au début du XII^{e} siècle », datation aujourd'hui admise pour le calice et la patène de l'abbé Pélage au Louvre.

Le fait que ces deux objets soient conservés au Musée du Louvre à Paris ne pouvait qu'attirer l'attention d'un chercheur français, mais la formation et l'habitude des universitaires espagnols au maniement de l'écriture wisigothique, véritable perle rare dans l'histoire de l'écriture épigraphique, pouvaient seuls venir à bout des difficultés soulevés par la lecture de l'inscription de la patène notamment. Le mérite revient finalement à deux chercheurs léonais, Vicente García Lobo et María Encarnación Martín López, d'avoir montré comment passer de *regat* à *negat*, en prenant en compte la forme minuscule du *N* dans la graphie wisigothique[22]. L'erreur ne vient plus d'une incompréhension du texte de la part de l'artisan qui a entaillé le métal, mais d'une difficulté survenue au moment de la translittération (le passage d'un même texte d'une graphie à une autre), phase d'écriture au cours de laquelle une confusion a pu s'installer entre les deux signes. Un examen attentif de la patène montre d'ailleurs que la lecture d'un *N* ne serait pas absolument impossible. L'analyse de Robert Favreau, aussi remarquable soit-elle, ne pouvait se passer *in fine* de l'expertise des épigraphistes péninsulaires. Ce cas ponctuel montre à quel point on doit encourager la complémentarité des démarches (textuelle pour le savant français, paléographique pour les deux chercheurs espagnols) et la création d'un réseau européens d'experts capables de valider ou de nuancer les propositions de chacun dès qu'elles concernent un espace où la formation ou la pratique du chercheur peut être défaillante.

[22] GARCÍA LOBO, Vicente, MARTÍN LÓPEZ, María Encarnación, « Errores de rogatorio en una inscripción del siglo XII : a propósito de Les inscriptions du calice et de la patène de l'abbé Pélage au Louvre de Robert Favreau », In *Estudios humanisticos geografia, historia, arte*, León, t. 17, 1995, p. 151-162.

Armentia et Jaca : histoires de tympan…

Parmi les très belles inscriptions du corpus espagnol, on pense tout de suite aux textes, parfois longs et denses, sculptés au tympan des églises romanes d'Aragon, de Castille, du Pays basque. San Miguel d'Estella ou l'ermitage San Bartolomeo d'Aguilar de Codés en Navarre, la cathédrale de Jaca en Aragon, le tympan roman d'Armentia près de Vitoria constituent quelques-unes des œuvres maîtresses de l'épigraphie des XI^e^-XII^e^ siècles dans le nord de la Péninsule, et ont fait l'objet de très nombreuses études de la part des historiens de l'art espagnols depuis les années 1950. Concentrant leur attention sur le style de la sculpture et l'identification des maîtres et des ateliers, l'iconographie et l'étude des textes en lien avec les images ne sont apparues que récemment dans la bibliographie et il faut signaler les travaux très influents à ce sujet de D. Ocón Alonso[23].

Les tympans cités ci-dessus présentent une particularité que l'on retrouve de l'autre côté des Pyrénées, dans les départements français du piémont et jusqu'au nord de l'Aquitaine : la présence d'un chrisme. Reprenant l'héritage paléochrétien du *labarum*, il présente une forme originale avec les lettres grecques *chi* et *rhô* inscrites dans un cercle et cantonnées de l'alpha et de l'oméga, auxquelles s'ajoute un *S* latin ou un *sigma* grec. Ces différents signes entrent dans des compositions très diverses, plus ou moins complexes, qui donnent au motif une valeur particulière se déclinant très largement au sein du panorama des thèmes christiques. En raison de la répartition géographique du motif de part et d'autre des Pyrénéens, épigraphistes français et espagnols avaient l'occasion de développer une recherche collective de grande ampleur mais les circonstances académiques n'ont malheureusement pas permis de réaliser ce projet. Les directions de recherche ont donc toujours été très différentes au sujet du chrisme pyrénéen.

Principalement menées par des historiens de l'art, spécialistes du style de la sculpture romane du nord de la Péninsule, les tympans à chrisme ont surtout été analysés en Espagne d'un point de vue formel ; ce fut également la direction choisie par les historiens de l'art français pendant de nombreuses décennies. Les variations dans la construction alphabétique entre les chrismes ou leur lien avec les éventuelles images qui les accompagnent n'ont que peu été exploitées pour la compréhension génétique du motif, ou pour dresser l'éventail de ses significations. Forcément polysémique en raison de sa construction sémiologique, le chrisme ne peut être univoque ; il constitue toujours une variation (relevant de la *poesis* donc) sur une série de thèmes propres à chaque programme sculpté, à chaque édifice, à chaque région[24]. Il est très difficile dès lors de

[23] OCÓN ALONSO, Dulce, *Tímpanos románicos españoles : reinos de Navarra y Aragón*, Madrid, UCM, 1987, 2 vols.

[24] DEBIAIS, Vincent, « Du monogramme du Christ à l'image de Dieu. Contribution épigraphique à la compréhension du chrisme monumental (France-Espagne, XI^e^-XIII^e^ siècle) », In *La lettre dans tous ses états. Actes des journées d'études organisées par le CESCM (2005-2008)*, L. Habot, V. Debiais (éds.), Poitiers, CESCM, 2012 (à paraître).

produire des ouvrages d'ensemble sur la question sans risquer de généraliser le sens ou la fonction d'un phénomène trop riche sémantiquement pour se passer d'études de cas très approfondies. Aussi le chrisme est-il analysé comme le sont les autres images dans les catalogues dressés remarquablement par D. Ocón Alonso mais on regrette l'absence de prise en compte, dans la plupart des cas, des inscriptions accompagnant le chrisme et fournissant de nombreuses pistes d'interprétation pour le motif, mais également pour l'ensemble du programme sculpté au tympan en question.

Robert Favreau s'est quant à lui aventuré dans les beaux paysages pyrénéens pour étudier trois tympans romans comportant des chrismes et des inscriptions : San Miguel d'Estella en Navarre, en 1975[25] ; la cathédrale de Jaca en Aragon, en 1996[26] ; San Andrés d'Armentia, au Pays basque, en 2006[27]. Sans négliger l'apport des travaux réalisés avant lui par les historiens espagnols, Robert Favreau propose, dans ces trois contributions, une analyse renouvelée des textes et des images sculptés au tympan et on voit à quel point les écrits des auteurs médiévaux circulent entre France et Espagne pour la réalisation de programmes iconographiques dont la portée théologique (et théorique dans le cas d'Estella) est tout à étourdissante. L'auteur n'évoque que très rapidement les chrismes, représentés deux fois à Estella et une fois à Armentia ; son analyse se consacre plutôt ici à l'interprétation des inscriptions, en replaçant les textes dans la perspective plus générale de la production poétique médiévale du XII^e^ siècle. Les travaux récents d'H.L. Kessler, brillamment menés à propos des vers d'Estella, confirment qu'il s'agissait d'une piste de recherche très fructueuse[28].

Le chrisme est en revanche pleinement concerné par l'étude de Robert Favreau sur le tympan de Jaca, dans la mesure où l'auteur a pu montrer que le motif est justement au centre du programme iconographique et des inscriptions qui l'accompagnent. Si les textes placés au-dessus des lions et dans le bandeau à la base du tympan concernent davantage le thème de la résurrection de la chair, l'inscription circulaire propose une lecture symbolique des lettres formant le motif du chrisme. Nous reproduisons les 3 vers de Jaca : *Hac in sculptura, lector, sic noscere cura : P pater, A genitus, duplex est spiritus almus. Hii tres jure quidem Dominus sunt unus et idem*. Après avoir fait état des différentes interprétations proposées pour ce texte difficile, Robert Favreau émet l'idée qu'il faut comprendre les lettres du chrisme comme des lettres latines et lire ainsi dans l'inscription

[25] FAVREAU, Robert, « L'inscription du tympan nord de San Miguel d'Estella » In *Bibliothèque de l'École des chartes*, Paris, ENC, 1975, t. 133-2, p. 237-246.

[26] FAVREAU, Robert, « Les inscriptions du tympan de la cathédrale de Jaca », In *Comptes rendus de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres*, Paris, 1996 (avril-juin), p. 535-558.

[27] FAVREAU, Robert, « Le tympan roman d'Armentia. Iconographie et épigraphie », In *Artem quaevis alit terra : studia professori Piotr Skubiszewski anno aetatis suae septuagesimo quinto oblata, Ikonetheka*, Varsovie, 2006, n° 19, p. 93-102.

[28] Voir son ouvrage remarquable : KESSLER, H.L., *Neither God nor Man. Words, Images and the Medieval Anxiety about Art*, Berlin/Vienne, 2007

le mot *pax*. La paix deviendrait alors un symbole trinitaire mis en image au tympan dans le motif du chrisme ; il apporte en appui un cela un texte d'Atton de Verceil qui identifie clairement le mot *pax* (dont les lettres latines désignent le Père, le Fils et l'Esprit-Saint) et la Trinité[29].

Cette interprétation est extrêmement convaincante, surtout quand on ajoute à l'article de 1996, la courte note que publia Robert Favreau en 2004[30] en donnant à connaître les sources utilisées par Atton de Verceil et qui sont encore plus claires que sa propre compilation ! Elle ébranlait pourtant un acquis de l'historiographie espagnole qui faisait implicitement du chrisme pyrénéen (appelé *crismon trintario* en espagnol) un symbole de la Trinité, notamment par l'introduction du *S* sur la hampe du *chi*[31]. Le cas du tympan de Jaca montre que le chrisme est bien plus une image du Christ qu'une référence à la Trinité, et que seuls les compléments épigraphiques apportent, dans quelques exemples ponctuels, une dimension trinitaire à ce signe complexe mêlant lettres latines et lettres grecques dans une construction monogrammatique bien difficile à déchiffrer.

Le plus grand nombre de tympans à chrisme se trouve, pour le versant espagnol des Pyrénées, en Navarre. Près de la moitié des notices du volume du *Corpus inscriptionum Hispaniae mediaevalium* consacré à cette communauté autonome concerne des pièces de ce type, qui ont déjà en partie été publiés en ligne par Juan Antonio Olañeta[32]. La prise en compte des travaux de Robert Favreau et de nos propres recherches sur ce signe invite à relire en grande partie les travaux anciens pour nuancer la dimension trinitaire du chrisme et proposer ainsi une édition nouvelle des objets encore conservés en Navarre[33]. L'éclairage proposé par les épigraphistes extra-péninsulaires sur cette question est donc tout à fait fondamental dans la mesure où le corpus des chrismes français est lui aussi considérable et qu'il permet d'analyser le motif en détail ; on regrette que les collègues espagnols n'aient pas encore franchi les Pyrénées pour étudier les chrismes septentrionaux ; leur expertise serait d'un grand secours pour les auteurs du *Corpus des inscriptions de la France médiévale* et tous les historiens de l'art étudiant les belles églises du sud-ouest de la France[34]. On constate toutefois avec plaisir que la production bibliographique ne doit pas se restreindre à une région donnée si la méthode est sérieuse et les présupposés valides. Il ne doit pas y avoir de « territoire protégé » ou de « domaine réservé ». Les compétences, l'expérience, le dialogue sur un objet commun sont autant d'occasions d'enrichir le point de vue de chacun et de faire progresser la

29 *Patrologia latina*, t. 134, c. 554-555.

30 FAVREAU, Robert, « À propos d'une inscription du tympan de la cathédrale de Jaca (Aragon) », In *Comptes rendus de l'Académie des inscriptions et belles-lettres*, Paris, 2004 (janvier-mars), p. 6-10.

31 Voir par exemple OCÓN ALONSO, Dulce, « Problemática del crismón trinitario » In *Archivo español de arte*, n° 233, 1983, p. 242-263.

32 http://www.claustro.com/Crismones/Webpages/Catalogo_crismon.htm. On trouvera sur ce site des références bibliographiques malheureusement inédites ou introuvables.

33 DEBIAIS, Vincent, *Corpus inscriptionum Hispaniae mediaevalium*, IV : *Navarra*, Turnhout, Brepols, 2012 (à paraître), 2 vols.

34 L'un des volumes du corpus français est justement consacré aux chrismes du sud-ouest du pays. *Corpus des inscriptions de la France médiévale.* Volume 10 : *Chrismes du Sud-Ouest*, Paris, CNRS, 1985.

recherche, dans un aller-retour intellectuel fructueux aussi bien sur le plan scientifique qu'humain. Les deux exemples que nous avons proposés ci-dessus le montre sans ambigüité : les démarches en épigraphie médiévale sont complémentaires en Péninsule et dans le reste de l'Europe, et la documentation ibérique fournit de magnifiques opportunités d'accélérer le rythme de nos connaissances sur les pratiques graphiques médiévales.

Perspective : pour une épigraphie médiévale européenne

Le deuxième colloque international d'épigraphie médiévale tenu à León en septembre 2006 avait pour thème « Las inscripciones góticas », en référence à l'écriture gothique que l'on voit apparaître dans les inscriptions espagnoles dès le début du XIII^e^ siècle. Les interventions des épigraphistes français et italiens ont porté très nettement sur des textes plus récentes, surtout du XIV^e^ siècle, dans la mesure où l'on comprenait dans le titre, non pas un type graphique donné (qui existe par exemple à peine dans la très maigre typologie paléographique française), mais plutôt une grande période correspondant d'un point de vue de l'histoire générale des formes à la fin du Moyen Âge. Il est de la même façon aujourd'hui impossible de reprendre les descriptions paléographiques d'une équipe de recherche à l'autre ; la typologie des inscriptions n'est absolument pas exportable entre la France, l'Italie et l'Espagne par exemple.

Il conviendrait donc d'harmoniser à l'échelle européenne quelques-uns des principes élémentaires de l'ecdotique en épigraphie médiévale. Si l'on demandait aujourd'hui à un épigraphiste français de publier, selon les critères du *Corpus des inscriptions de la France médiévale*, une inscription espagnole ou portugaise, les collègues péninsulaires reviendraient sans aucun doute sur la qualification de l'écriture, le choix de la nature du texte, de la fonction de l'inscription et sur l'interprétation historique ; et il se produirait la même chose dans le cas contraire ! On peut cependant espérer que le fait que les épigraphistes européens s'intéressent de plus en plus depuis quelques temps aux documents conservés en dehors de leurs frontières accélère ce processus d'harmonisation et permettent de structurer scientifiquement un réseau européen de l'épigraphie médiévale dans les prochaines années. Il ne peut pas en être autrement ; la circulation des idées et des modèles ne connaît au Moyen Âge pas plus qu'aujourd'hui de frontières. Le texte du tympan de San Miguel d'Estella avait également été tracé, à quelques variantes près, sur un retable de Saint-Denis en France, à la cathédrale de Ferrare et dans les peintures murales de Ceri en Italie[35]. La disposition en faisceau de l'inscription commémorant le déplacement en 1223 des

[35] Voir les références de ces inscriptions dans l'article de FAVREAU, Robert, « L'inscription du tympan nord de San Miguel d'Estella » In *Bibliothèque de l'École des chartes*, Paris, ENC, 1975, t. 133-2, p. 240.

moines d'Alcobaça au Portugal[36] se retrouve dans l'épitaphe d'un maître d'œuvre à Saintes, dans l'Ouest de la France dans le premier quart du XII^e siècle[37] et sur la plaque funéraire d'un évêque d'Elne, en Catalogne, en 1186[38]. Il s'opère à partir du milieu du XIII^e siècle, dans l'ensemble de l'Europe, un rapprochement et une harmonisation des formes épigraphiques de la majuscule gothique. Riche de variations géographiques et linguistiques, la culture graphique médiévale ne peut être comprise que dans une conception large des disciplines et des champs de recherche et c'est le dépassement des frontières politiques ou institutionnelles qui permet de générer la connaissance.

[36] BARROCA, Mário Jorge, *Epigrafia Medieval Portuguesa (862-1422)*, Lisbonne, FCG-FCT, 2000, vol. 2, t. 1, n° 289, p. 711-717.

[37] *Corpus des inscriptions de la France médiévale.* Volume 1-3 : *Charente, Charente-Maritime, Deux-Sèvres*, Poitiers, CESCM, 1977, ChM 31, p. 116-117. Sur cette inscription, voir l'article de TREFFORT, Cécile, « De jeux de mots en jeux de pierre. Variation autour de l'inscription de Bérenger de Saintes », In *La pierre dans le monde médiéval*, D. James-Raoul, Cl. Thomasset (dir.), Paris, PUS, 2010, p. 67-83.

[38] *Corpus des inscriptions de la France médiévale.* Volume 11 : *Pyrénées-Orientales*, Paris, CNRS, Poitiers, CESCM, 1986, n° 49, p. 60-61.